

Pour produire plus de café, il faut plus de forêts

Lorsqu'ils ont inventé l'agriculture, il y a quelque 9000 ans, les hommes se sont appuyés sans le savoir sur la collaboration gracieuse de nombreux partenaires écologiques : les microorganismes et invertébrés endogées, qui entretiennent les sols et recyclent les nutriments ; les forêts et zones humides en amont, qui approvisionnent en eau et contrôlent les éventuelles crues ; des insectes et oiseaux variés, qui pollinisent les plantes ou contrôlent les insectes phytophages, etc.. Avec la dégradation actuelle rapide des habitats sauvages et cultivés, ces précieux collaborateurs agricoles se raréfient, et de ce fait, les services écologiques qu'ils fournissent acquièrent une valeur économique considérable. Depuis quelques années, des chercheurs tentent de mesurer et de faire reconnaître la valeur économique de ces services dans le but de freiner la destruction des écosystèmes et de préserver la biodiversité.

Dans une étude publiée le 24 août dernier (PNAS n°101), une équipe d'écologues américains conduite par Taylor Ricketts a entrepris de mesurer la contribution des abeilles et autres insectes pollinisateurs de la forêt costaricaine à la production de café locale. Si le café *Coffeus arabica* est capable d'autofécondation, des études antérieures ont montré que la présence d'abeilles sauvages ou domestiques accroît de 15 à 50% la production des plants. Cependant, les abeilles qui visitent les fleurs de café ne nidifient généralement pas dans les plantations, mais sont issues de patches de forêts alentours. Effrayés par la progression des " abeilles tueuses " - des hybrides très agressifs entre diverses sous-espèces américaines de l'Abeille à miel (*Apis mellifera*) et une sous-espèce originaire d'Afrique introduite au Brésil en 1956 (*A.m. scutellata*) -, les agriculteurs costaricains détruisent en effet tout nid d'abeilles rencontré sur leurs terres.

Pour estimer la valeur économique de la pollinisation du café par les abeilles de la forêt, Ricketts et ses collaborateurs ont analysé la production d'une plantation de 1000 hectares (ha) environ, bordée de deux patches de forêt totalisant 157 ha, en fonction de la distance des plants de café au patch de forêt le plus proche. Leurs résultats sont clairs : la proximité de la forêt accroît nettement la production des plants, jusqu'à une distance d'un kilomètre environ. Au total, les abeilles issues des deux patches de forêt ont augmenté de 20% la production de 480 hectares de caféiers situés à proximité - soit environ la moitié de la plantation -, ce qui correspond à un bénéfice net de 62.000 dollars pour l'agriculteur.

Une somme considérable, comparée notamment à la subvention de 6.600 dollars que le gouvernement costaricain accorde actuellement aux propriétaires terriens pour le

maintien de 157 hectares de forêts – soit 42 \$ par hectare -, et qui ne les incite guère à la conservation. Pour être efficace, cette subvention devrait être très supérieure et tenir compte de l'importance économique de la pollinisation pour les agriculteurs. Mais comment ? *“ Des schémas de paiement plus efficaces devraient cibler plus spécifiquement les patches de forêts importants pour les producteurs de café, c'est-à-dire ceux qui sont situés à moins d'un kilomètre des fermes, et dont l'étendue est supérieure à une vingtaine d'hectares ”* déclare Gretchen Daily, cosignataire de l'article et Professeur à l'Université de Stanford. *“ Le gouvernement, l'industrie du café ou les agriculteurs eux-mêmes pourraient payer pour la conservation de ces lambeaux de forêts.”*

On peut également déduire de cette étude qu'un ou deux patches de forêt supplémentaires bien placés, de quelques dizaines d'hectares, devraient avoir pour effet d'augmenter de 20% la production de café des 500 hectares restants de la plantation considérée – et donc d'accroître de 60.000 autres dollars les bénéfices de l'agriculteur. *“ Ce que nous voulons avant tout montrer, c'est que la conservation de la biodiversité peut avoir de grands retours financiers, notamment dans les zones agricoles. Or la plupart des efforts actuels en conservation sont dirigés vers des sites éloignés, à l'écart des hommes”* ajoute Gretchen Daily. Pour les agriculteurs costaricains en tout cas, la conclusion s'impose dès aujourd'hui : pour produire plus de café, il faut plus de forêts !

Anne Teyssèdre pour *Le Monde*, septembre 2004